le sujet n'est pas pour autant épuisé, et J. LEONHARDT insiste lui-même à diverses reprises sur ce fait, mais son livre ouvre de façon magistrale la voie à des recherches ultérieures qui grâce à lui pourront être fécondes et efficaces.

J. HELLEGOUARC'H.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livre XXI (tome XI), texte établi et traduit par Paul JAL (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles-Lettres, 1988, LXXXII-135 pages dont 80 doubles, 2 cartes hors-texte.

Ce volume est le premier de la troisième décade qui paraisse dans la C. U. F. On ne s'étonnera donc pas que la substantielle introduction de P. JAL s'ouvre sur la présentation de cette troisième décade dont divers travaux ont mis en évidence l'unité tout en montrant qu'elle s'articulait en deux ensembles de cinq livres riches de parallélismes et de symétries.

Tout comme le livre 25 qui couvre l'année — 212,21 embrasse la seule année 218. Il se divise en trois parties approximativement égales consacrées, la première, au récit des conquêtes carthaginoises en Espagne et à l'exposé des origines et des causes de la deuxième guerre punique, la seconde qui culmine en son final avec le franchissement des Alpes, à la marche d'Hannibal à travers l'Espagne et la Gaule, la troisième, aux victoires carthaginoises du Tessin et de la Trébie, aux opérations menées, dans l'hiver qui suivit, autour de Plaisance (mais aussi à celles dont l'Espagne avait été le théâtre cette année-là) et au rappel des conditions bien spéciales dans lesquelles C. Flaminius, *cos.* 217, choisit de gagner sa province.

L'introduction se continue par l'étude des sources accessibles à Tite-Live pour sa chronique de 218. P. JAL invoque de bons arguments à l'appui de la théorie de W. SOLTAU selon laquelle, à cet endroit de son œuvre, l'historien n'aurait fait que « subir indirectement, à travers tel ou tel annaliste » (p. XIX) l'influence de Polybe. A propos des témoignages postérieurs à l'*Ab urbe condita*, il dresse le bilan des points communs et des différences que l'on peut relever entre le livre 21 d'une part et, selon les cas, l'œuvre de Silius Italicus, de Florus, d'Appien, de Dion Cassius et même d'Ammien Marcellin de l'autre. Il entre ensuite *in medias res* avec l'étude des problèmes épineux que posent la question des ambassades envoyée par Rome à Hannibal et à Carthage et, plus encore, l'exposé des difficultés chronologiques, géographiques et topographiques de ce livre 21. Les mises au point qui sont proposées pour chacun d'eux sont exemplaires de netteté et les tableaux qui accompagnent certaines contribuent sur plus d'un point à clarifier le débat. Bref, de ces analyses approfondies il découle en particulier que la thèse de Tite-Live qui impute à Carthage la responsabilité du conflit et qui affirme le bien-fondé de l'*indictio belli* romaine est insoutenable. S'il n'est pas neuf, ce point de vue gagne en force démonstrative dans la mesure où il se fonde sur une lecture minutieuse du livre 21. La conclusion relative aux autres problèmes est celle que l'on pouvait attendre : la valeur historique de ce livre est plus que limitée dans tous les passages qui mettent en cause la chronologie, la géographie et la tactique militaire. Mais ces bavures sont rachetées par la qualité littéraire du récit qui tient essentiellement à « l'art consommé de la dramatisation » (p. LXVI) et à la maîtrise, ici poussée à un rare degré, de tous les procédés de l'historiographie hellénistique.

Des manuscrits, en nombre supérieur à cent, qui nous ont transmis le texte du livre 21, seize ont été collationnés par P. JAL. Sauf erreur de notre part, le texte

qu'il retient innove sur un point seulement, en 27,8 où il propose à juste titre de lire *propter equos nantes ⟨naues⟩*. En effet la restitution de ce mot a l'avantage de rétablir une symétrie bienvenue avec les *lintres* du premier membre de phrase ; suggérée d'autre part par le passage correspondant des *Histoires* de Polybe, elle permet de faire l'économie de la lacune dont WALTERS et CONWAY avaient émis l'hypothèse et d'éviter la substitution brutale (mais prônée par HEERWAGEN, WEISSENBORN et DOREY) de *naues* à *nantes*. Pour le reste du livre, l'établissement du texte ne pose aucun problème grave, sauf en 3,1. Tout en mentionnant les arguments qui peuvent être invoqués contre elle, P. JAL défend à la faveur d'une discussion approfondie de ce passage, la correction de WALTERS (*quin⟨am successurus esset⟩* ; *praerogatiuam*) qu'il reprend à son compte en même temps qu'il souligne les faiblesses des autres solutions proposées.

La traduction réussit à être d'une grande élégance tout en restant fidèle au texte dont elle épouse et respecte le mouvement. Tout au plus notera-t-on qu'en 3,2-6 où *censere* est employé et construit de la même façon à trois reprises, une seule et même traduction de ce verbe était possible dans les trois cas ; qu'en 4,9, *uiri* n'est pas rendu ; qu'en 5,3, *in dicione* est affaibli par la traduction proposée ; qu'à la page 8, ligne 6, Turd*enati* est à corriger en Turd*etani* ; qu'en 10,6, la traduction implique apparemment une ponctuation du texte qui diffère de celle qui figure sur la page de droite ; qu'en 18,4, *oppugnantem* et qu'en 41,5, *cum* (*cum declinarem certamen*) pouvaient être rendus de manière plus fidèle et qu'en 43,18, l'effet de *copia* du texte latin n'est pas conservé. Mais ces quelques remarques ne sauraient faire oublier un grand nombre de réussites, en particulier dans la traduction de 21,11, passage entre tous difficile.

Les notes regroupées en fin de volume sont une mine d'informations et constituent, pour certaines, autant d'articles en puissance. Dans leur immense majorité, elles sont de contenu essentiellement historique et confrontent le témoignage de Tite-Live à ceux qui nous sont parvenus sur les mêmes événements. D'autres, plus modestes d'apparence, éclairent le sens de passages délicats (cf. en particulier la note 3 au chapitre 21). L'ouvrage se termine sur trois appendices dont le premier (*Le franchissement des Alpes*) est dû à P. MINICONI.

L'ensemble du livre est d'une rare qualité. On n'en attendait pas moins de P. JAL qui, après avoir édité ce qui reste de la cinquième décade, aura fait œuvre de pionnier en ce qui concerne la troisième.

Jean-Claude RICHARD.

DRACONTIUS, *Œuvres*, tome I, *Louanges de Dieu*, livres I et II, texte établi, traduit et commenté par Claude MOUSSY (Introduction et livre II) et Colette CAMUS (livre I) (Collection des Universités de France), Paris, Les Belles Lettres, 1985, 386 pages ; tome II, *Louanges de Dieu*, livre III ; *Réparation*, texte établi et traduit [1] par Claude MOUSSY (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1988, 232 pages (avec un *index nominum* de ces deux premiers tomes).

Entre Sédulius, Avit de Vienne et le diacre romain Arator, le clarissime africain Blossius Aemilius Dracontius est l'un des derniers grands poètes latins de la fin de l'Antiquité tardive. Il est le plus savant, le plus abondant et le plus varié — avec ses œuvres sacrées et ses pièces profanes —, mais sans doute aussi le plus

1. En dépit de ce titre incomplet, ce second tome inclut aussi un commentaire détaillé de tous les textes, et une introduction développée à la *Satisfactio*.

émouvant. Car un épisode tragique de sa vie a fait de cet habile versificateur un vrai poète, dans les deux œuvres sacrées que Claude MOUSSY vient d'éditer en ces deux premiers tomes. Pour avoir fait imprudemment, vers 490, l'éloge d'un souverain étranger qui était probablement le roi ostrogoth Théodoric, Dracontius fut soupçonné de trahison par le roi vandale Gonthamond et emprisonné par lui. Lettré et poète, il y écrivit, pour solliciter son pardon, ces deux poèmes qui comptent respectivement 2327 et 316 vers.

Le destin de Dracontius est en cela fort comparable à celui de Boèce quelques décennies plus tard. Mais à la différence de la *Consolation de Philosophie*, dont la composition précéda l'exécution de Boèce, emprisonné par Théodoric pour un motif comparable, cette « consolation de poésie » fut aussi et d'abord pour Dracontius un moyen de faire sa cour et de solliciter sa grâce : celle-ci intervint sans doute après la disparition de Gonthamond en 496. Il reste que, durant plusieurs années, Dracontius demeura incarcéré, dans l'attente du pire. C'est cette dure épreuve qui a donné une intensité pathétique aux deux poèmes; à une poésie souvent trop complaisamment érudite et maniériste, elle a insufflé l'inspiration religieuse des *Psaumes* de détresse. Cette alliance heureuse caractérise les œuvres d'un Sidoine Apollinaire africain, mais d'un Sidoine qui aurait subi la même épreuve cruelle que Boèce.

Dans l'ordre des genres, cette alliance se traduit par l'interférence entre les deux grandes traditions de la poésie latine chrétienne antérieure : l'épopée biblique et le lyrisme hymnique. Ces *Louanges de Dieu* racontent sa gloire comme le psalmiste, et leur livre premier a pu être transmis comme un véritable *Hexameron*, puisqu'il loue le Créateur pour l'œuvre des six premiers jours de la Création. Mais la supplication vient en contrepoint des louanges : elle s'adresse au roi, devant un Dieu dont le second chant célèbre à dessein la miséricorde envers l'homme au long de l'économie du salut. Enfin, le dernier livre fait alterner les prières de louange avec la célébration des grands « hommes de Dieu », d'Abraham à l'apôtre Pierre; il joint aussi à ces exemples bibliques ceux des héros et des héroïnes antiques, avant d'offrir une touchante confession du poète qui avoue sa faute, dit sa misère de captif, implore le pardon.

C'est dire la richesse foisonnante d'une inspiration religieuse authentique, servie par une culture encore nourrie de Virgile et d'Ovide, de Stace et de Juvénal : le sentiment et l'imagination brillante, la préciosité et la causticité sentencieuse s'y abreuvent tour à tour à ces sources classiques. Mais le chatoiement poétique de ces vers tire aussi son originalité d'une culture biblique approfondie et intériorisée, et d'une dextérité rhétorique acquise par Dracontius à l'école carthaginoise du grammairien Félicianus, et accrue par sa pratique d'avocat auprès du tribunal du proconsul d'Afrique. Romain issu d'une haute famille de l'Afrique chrétienne, cet avocat poète aurait pu ne produire que des œuvres à la manière des anciens, telles cette *Tragédie d'Oreste* et ces autres poèmes profanes que nous lirons dans la suite de l'édition; mais l'expérience carcérale haussa vers une authentique poésie spirituelle ce chrétien tombé au fond de la détresse humaine.

Séduit par cette œuvre à la fois savante et pathétique, Claude MOUSSY en a entrepris une édition exemplaire, à la mesure de l'expérience acquise dans son édition d'une autre « confession » : l'*Eucharisticon* de Paulin de Pella; mais aussi des curiosités linguistiques, lexicales, métriques, d'un philologue qui explora naguère la langue latine jusqu'en ses variétés tardive et chrétienne, à travers la famille de mots de *gratia*. Cette double expérience gageait d'avance la valeur de la présente édition, pour laquelle l'éditeur s'est aussi armé d'une concordance complète de son auteur.

L'introduction et le commentaire n'omettent aucun des aspects du texte. Près de 150 pages proposent, en tête du tome I, une monographie exhaustive sur Dracontius et ses œuvres. L'ampleur et la précision des notes fondent la qualité d'une synthèse qui discute et résoud de manière nouvelle, avec une grande minutie dans les analyses, tous les grands problèmes posés depuis trois siècles : d'abord biographiques, historiques, chronologiques. Puis, après une présentation des œuvres profanes, vient celle des deux poèmes sacrés : d'abord cette *Réparation* (la *Satisfactio*) en distiques élégiaques, qui est une « élégie de componction » ; ensuite, les *Louanges de Dieu*, dont la composition échelonnée encadra sans doute celle du petit poème susdit, dans le cours des six ans de captivité du poète. Au terme d'une analyse attentive de la structure des deux œuvres, l'éditeur insiste justement sur les interférences — avec le panégyrique aussi bien que les *Psaumes* (et donc les hymnes chrétiens) — qui portent ici à son comble l'esthétique tardive du mélange des genres. Suit un panorama nuancé et très précis (il s'appuie sur le détail du commentaire et y renvoie constamment) des sources antiques, bibliques et chrétiennes, de la langue et du style, de la création poétique et de la métrique, enfin de la survie des deux œuvres ; leur influence considérable sur tous les poètes chrétiens tardifs, de Corippe, Avit, Arator, à Eugène de Tolède, aux Anglo-saxons, aux carolingiens, met en lumière la place qu'elles ont tenue dans la culture du haut Moyen Age européen.

Compliquée par la recension — la réécriture souvent — d'Eugène de Tolède, et par l'existence de florilèges médiévaux, la tradition manuscrite avait été déjà bien explorée par VOLLMER dans son édition, jusqu'ici classique, donnée en 1905 dans les *M. G. H. A. A.*, XIV, et améliorée dans les *P. L. M.*, V, en 1914. Mais cinq éditeurs l'avaient précédé depuis le XVI^e^ siècle, en particulier les Espagnols F. de LORENZANA et F. ARÉVALO, sans compter les éditions partielles de C. E. GLAESER. C. MOUSSY a tiré grand profit des éditions et gloses diverses de ses prédécesseurs, ainsi que de l'excellente *Dissertation* de D. KUIJPER en 1958, et de la relecture pleine de suggestions de J.-P. CALLU, dont on rencontre souvent le nom (et les solutions ingénieuses) dans les notes critiques sur les passages les plus difficiles à établir. L'éditeur a légèrement modifié le stemma, et procuré un apparat abondant : celui-ci occupe souvent la moitié d'une page de l'édition, ce qui montre la fragilité d'un texte encore plein de pièges, et aux constructions parfois acrobatiques.

La très copieuse annotation se justifie pleinement par la densité, la difficulté, mais aussi la richesse du texte, par le désir de bien situer thèmes et formes dans une longue et triple tradition, par la ferme volonté de revenir le plus souvent possible aux leçons des témoins contre tant de conjectures qui avaient banalisé ou abîmé tant de passages depuis près de quatre siècles. L'œuvre de Dracontius présente à un point extrême, en raison de sa date, la difficulté inhérente aux textes tardifs, *a fortiori* chrétiens, plus encore s'ils sont en vers. Cette difficulté résulte de la convergence de longues et riches traditions littéraires, qui s'y combinent savamment, — pour le meilleur et parfois aussi pour le pire —. Il était indispensable que ces traditions fussent mises en lumière, pour permettre d'apprécier avec précision l'originalité de la création poétique, dans les contenus comme dans les formes. Mais ce trop lourd héritage est difficile à gérer pour l'éditeur, et donc difficile à assumer pour le lecteur qui en devient aussi *uolens nolens* le cohéritier.

Appuyée sur un tel travail ecdotique et exégétique, la traduction tient un juste milieu entre la littéralité obscure et la glose toujours tentante. Elle réussit souvent à être plus aisée et plus claire que le texte, tout en le suivant au plus près : ce tour de force eût justement été impossible, sans la vaste érudition déployée par l'auteur

autour de ces poèmes. La sobriété élégante du traducteur est donc comme la revanche paradoxale du commentateur; l'éditeur montre ainsi son agilité : il est capable de se montrer tour à tour implicite en sa traduction et explicite en ses notes. On ne peut que lui souhaiter bon et long souffle, pour mener à bien la suite de cette édition des *Œuvres complètes*, promise à remplacer l'*opus ingens* de VOLLMER, — mais par un *opus mutatum in melius*, comme eût dit Madame PROBA.

Jacques FONTAINE.

Oxford Classical Texts.

P. PAPINI STATI, *Silvae, recognovit brevique adnotatione instruxit* E. COURTNEY (Oxford Classical Texts) : Oxford, Clarendon Press, 1990, XXXVII et 161 pages.

E. COURTNEY a publié en 1970, chez Teubner, une édition appréciée de Valérius Flaccus. Il est à craindre que son ouvrage actuel, non dépourvu d'esprit de système, ne rende pas les mêmes services.

On sait que le texte des *Silves* ne peut se fonder que sur un seul manuscrit, M, un *Matritensis* du XV^e^ siècle, très fautif. L'édition MARASTONI, fort conservatrice, a fourni l'occasion de deux remarquables articles de réflexion par J. A. WILLIS (*Phoenix*, 1966, p. 305-324) et G. LOTITO (*A. & R.*, 1974, p. 26-48). Au-delà de quelques différences (WILLIS présente une brillante apologie, souvent convaincante, de la critique conjecturale), les conclusions se rejoignent : une édition des *Silves* doit, dans son apparat ou ses notes, faire une large place aux efforts déployés au cours des siècles pour amender le texte. Elle fournira ainsi à l'utilisateur toutes les données pour se faire lui-même une idée des innombrables problèmes posés. E. COURTNEY (qui ne mentionne pas ces deux articles) ne fournit rien de tel. Soucieux « *ut, quatenus fieri posset, poetae satis nitido nitor suus restitueretur* » (p. XXI), il tranche, élimine et reconstruit.

A chaque page, maintes conjectures passent dans le texte. Celles qu'il rejette sont rarement mentionnées. Parfois le texte même de M manque : ainsi I, 3, 51, *est experta*, M; *expertura* vient de Phillimore, ce que ne signalent ni l'apparat, ni la préface, p. XXVIII. En fait de *nitor*, on n'échappe pas toujours à la platitude (*et minor in leges gener et Cato Caesaris irent*, I, 1, 27 ; *pigros mutantia murmura somnos*, I, 3, 42; *qualis liber iam casside uisu / Parthenopaeus erat*, II, 6, 42-43...).

Nombre de conjectures sont de l'auteur, expliquées dans cinq articles publiés depuis 1966. Intéressantes, mais rarement « palmaires » (avec Stace, le triomphalisme n'est plus de saison), elles évoquent parfois la jonglerie. Ainsi V, 2, 54-55 : *negantem / fluctibus occiduis fessusque Hyperione Thulen*, M. Ni la conjecture économique de VOLLMER, *fesso usque*, ni les analyses pertinentes d'HÅKANSON et de LOTITO ne sont mentionnées. Texte retenu : *occiduo fissis*. Surpris, reportons-nous à l'article préparatoire : « Britain (?), which resists the waves cleft by the setting sun ». Quel phénomène évoque *findere fluctus* ? En quoi caractérise-t-il les *Hesperiae uada caligantia Thules* (*Silv.*, III, 5, 20) ? Seul est expliqué le mécanisme de la faute : « *Fissis* was easily corrupted to *fessus* : *occiduo* was corrupted either through simple attraction or because of a misplaced correction, *is*, intended for the termination of the next word; and *que* was added because the apparent metrical lenghtening *fessūs* was unpalatable to the scribe » (*C. Ph.*, 88, 1988, p. 43; cf. éd., p. XXVIII).

Sur la question très controversée du rapport entre le manuscrit du Pogge, utilisé par Politien, et M, l'auteur revient à la thèse de l'identité, défendue par KLOTZ. Politien aurait pris des notes, et se serait parfois trompé en les relisant, ce qui expliquerait les divergences. L'explication vaut sans doute pour I, 1, 103. Ailleurs,

E. COURTNEY nous paraît montrer seulement qu'elle est possible — ce qui ne clôt pas un dossier déjà surabondant.

Quiconque voudra travailler sur les *Silves* s'appuiera toujours sur les éditions fondamentales de VOLLMER, KLOTZ (vilipendés, p. XXI), FRÈRE. Il ne devra pas ignorer l'édition COURTNEY. S'en contenter serait travailler sans recours sur un texte par trop arbitraire.

Fernand DELARUE.

Vetus latina.

Bengt LÖFSTEDT, *Sedulius Scottus : Kommentar zum Evangelium nach Matthäus 1,1-11,1* (Vetus latina. Aus der Geschichte der lateinischen Bibel 14) : Freiburg, Herder, 1989, 306 pages.

Sedulius Scottus, originaire d'Irlande, est arrivé à Liège vers 845, où il a composé ses ouvrages et peut-être enseigné à l'école cathédrale, jusqu'à ce que vers 858/859 disparaissent les traces de son activité. Son œuvre est encore mal connue. On saura gré, par conséquent, au professeur Bengt LÖFSTEDT, qui a publié en 1977 (*Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis* 40 B-C) les œuvres grammaticales de Sedulius Scottus, d'entreprendre l'édition de son *Commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu.*

Le premier volume s'ouvre sur un court *Vorwort* consacré aux remerciements d'usage et suivi de l'indication des sigles des deux manuscrits : B = Berlin, *Deutsche Staatsbibl.*, Phill. 1660, saec. IX^2; V = Vienne, *Öst. Nationalbibl.* 740 (Theol. 127), saec. IX ex.; ensuite, la première partie (jusqu'à Mt. 11,1) du *Commentaire* de Sedulius est éditée dans une présentation proche de celle des manuscrits, avec un apparat critique et un apparat des sources bibliques et patristiques. Cet ouvrage, comme d'ordinaire à l'époque carolingienne, est formé d'extraits empruntés aux anciens commentateurs, mais Sedulius a composé une véritable *chaîne* en recueillant à la suite plusieurs explications d'un même passage évangélique, que complètent à l'occasion quelques remarques grammaticales ou étymologiques.

Pour rendre compte de l'érudition de l'auteur et de son habileté à expliquer le texte sacré, l'éditeur doit porter une attention particulière à l'apparat des sources. Malheureusement, dans le cas présent, les négligences en ce domaine paraissent nombreuses. Il est étonnant que le système d'abréviations et de références aux œuvres patristiques, mis au point pour l'édition de la *Vetus latina*, ne soit pas régulièrement utilisé, alors que ce volume appartient à une collection d'études étroitement liée à cette édition. Par exemple, la première référence (p. 9) est inusitée : *Ps-Aug. quaest. test. app. 3*; selon le répertoire de *Vetus latina* il suffit d'écrire : AMst q app 3, car depuis longtemps ce Pseudo-Augustin a été identifié avec l'Ambrosiaster.

Deux références (p. 15, l. 95-1 ; p. 21, l. 76-84) à : *Ps. Isid. or. (ed. Schindler)*, sont plus difficiles à identifier. Cette abréviation apparaît pour la première fois dans les feuillets *Pro manuscripto (Dezember 1981)* destinés à fournir une mise à jour du répertoire de *Vetus latina*, puis d'une façon plus accessible dans l'*Aktualisierungsheft 1984* du même répertoire. Cet opuscule, conservé dans le seul manuscrit de Bâle, *Universitätsbibl.* F III 15d du VIII^e siècle et édité par Ulrich Schindel (et non : Schindler), est un *De uitiis et uirtutibus orationis liber* espagnol de la seconde moitié du VII^e siècle, qui représente la forme la plus authentique d'une *ars grammatica* anonyme du V^e/VI^e siècle (= AN or, dans le répertoire de *Vetus latina*), utilisée par Isidore de Séville (*Étym.*), Julien de Tolède (*Ars gramm.*) et plus tard par Bède (*De schematibus et tropis*). L'abréviation insolite : (*p.a.l.*), *prope* ou mieux *paene ad litteram*, que B. LÖFSTEDT place à la suite de sa première référence (p. 15,

l. 95-1), pourrait indiquer que Sedulius utilise peut-être AN or, mais les variantes sont de simples fautes, qui ne permettent pas de supposer que l'auteur a connu un autre texte que celui du Pseudo-Isidore. — Sur l'ouvrage de Schindel, lire : Louis HOLTZ, *A l'école de Donat, de saint Augustin à Bède*, dans *Latomus*, 36, 1977, p. 522-538.

Dans le cas du Pseudo-Isidore, Sedulius atteint la tradition patristique sous la présentation la plus récente qu'en fournit un opuscule de la seconde moitié du VII^e^ siècle. Il en va de même pour les sermons de Fauste de Riez (p. 82, l. 33-37 ; p. 102, l. 42-45 ; p. 118, l. 14-22 ; p. 189, l. 39-46 ; p. 206, l. 34-39), qui ne sont attribués à cet auteur que dans un seul manuscrit, Karlsruhe 340 (Durlacensis 36), qui date du début du IX^e^ siècle selon B. BISCHOFF (*Mittelalterliche Studien*, 3, p. 27 et 127), et qui contient une ancienne collection de sermons de Césaire d'Arles. Sedulius a peut-être utilisé le manuscrit de Karlsruhe, dont la lecture attentive permettrait sans doute d'identifier quelques autres passages de son *Commentaire*, par exemple : p. 100, l. 80-81 = Ps. Faustus, *Serm. Eng.*, 7 ; *C. S. E. L.*, 21, p. 248, l. 9-11.

Sedulius cite souvent des prédications de l'époque patristique ; quelques pièces rares, comme les homélies du Pseudo-Origène sur saint Matthieu (cf. p. 46-56 par exemple) permettent d'identifier le recueil d'où proviennent ces extraits nombreux et divers : l'homéliaire qu'à la demande de Charlemagne Paul Diacre a composé vers la fin du VIII^e^ siècle, et sur lequel on peut consulter l'ouvrage de Réginald Grégoire, *Homéliaires liturgiques médiévaux*, Spoleto, 1980, p. 423-486. Par exemple (p. 79, l. 35 ; p. 83, l. 76), le commentaire de *Mt.*, 2, 16-18 (massacre des Innocents) est emprunté principalement aux trois homélies *In natale Innocentium* de l'homéliaire : sous le nom de Severianus (comme dans le *Commentaire*) le sermon 152 de Pierre Chrysologue (P. D., 1, 34) ; sous le nom de Ioannes (comme dans le *Commentaire*), le sermon 5 du Chrysostome latin (P. D., 1, 35) ; enfin Bède, *Homélie*, I, 10 (P. D., 1, 36). L'homéliaire de Paul Diacre est, à côté des commentaires de Jérôme et d'Hilaire sur Matthieu et du *De sermone Domini in monte* d'Augustin, la principale source utilisée par Sedulius et donne a son explication du premier Évangile son caractère particulier.

L'identification des sources réelles permet de mettre en évidence les particularités du *Commentaire* et probablement de déterminer l'origine de nombre de passages, dont la composition, malgré l'absence jusqu'à présent d'indication sur leur provenance, ne saurait être attribuée dans tous les cas à Sedulius.

Jean-Paul BOUHOT.

Éditions diverses.

PLAUTO, *Comedias I*, Edición y traducción de José Román BRAVO (Letras Universales) : Madrid, Ediciones Cátedra, 1989, 679 pages.

Ce premier volume consacré à Plaute comporte la traduction espagnole, sans le texte, des neuf premières comédies de Plaute selon l'ordre alphabétique, précédées d'une introduction générale sur Plaute, longue d'une centaine de pages. Celle-ci envisage successivement la biographie, avec la question du nom et celle du *corpus plautinum*, les rapports avec les modèles grecs, la structure des comédies, la typologie des personnages, la langue et le style, la métrique, la fortune de l'œuvre, la tradition manuscrite, les éditions et les traductions ; elle se termine par une bibliographie forcément restreinte, mais qui comporte l'essentiel (et que complètent beaucoup d'autres études citées dans les notes en bas de page). Cette présentation, on le voit très complète, se signale par une parfaite connaissance de